Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 45

Artikel: Le baisi : (les baisers)
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

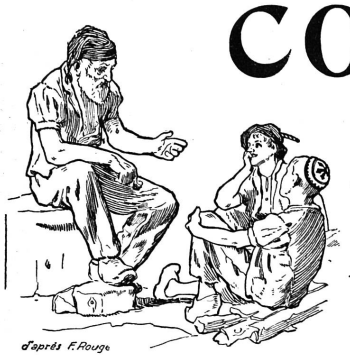
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

69e Année. — N° 45. Fondé par L. MONNET et H. RENOU Samedi 8 novembre 1930.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DANS LE GROS DE VAUD

LA région qui s'étend de la Venoge à Vufflens-la-Ville, Sullens, Cheseaux, Villars-le-Terroir, Oulens, est une de celles qui donnent le mieux l'impression de la campagne riche, féconde, inépuisable, où, plus qu'ailleurs, le paysan peut être fier d'être propriétaire de son lot de terre, d'être le premier artisan de la richesse du pays.

Cette campagne s'étale, se déroule et, pour mieux montrer le velouté de ses prairies, l'ondulation de ses blés, l'opulence de ses moissons, se moutonne, s'enfle, s'étage, de telle façon que rien n'échappe aux regards de ce qui mérite d'être admiré. Les ondulations sont marquées par des rideaux d'arbres, d'arbrisseaux ou de buissons abritant les cours d'eau, de la rivière au plus humble ruisselet, qui serpentent à en perdre la boussole, à l'exemple de la Venoge, type parfait de vagabonde ; elles en prennent plus de relief, plus d'ampleur et couronnent parci par-là leur point culminant d'un coin de forêt d'essences mélangées ou d'un village. Les haies n'ont pas complètement disparu et la gent ailée y trouve un abri qu'elle paie par une lutte souvent victorieuse avec l'insecte.

De partout, ou peu s'en faut, on voit les Alpes, du Moléson au Mont-Blanc, surgir et paraissant monter à l'horizon. Que cette campagne doit être belle d'avril à novembre, de son épanouissement à sa maturité et à son dépouillement ! Endormie et presque déserte aujourd'hui, elle n'en montre que mieux ses mamelles intarissables sous la teinte fauve de ses prairies et la grisaille de ses champs nus.

Cette région du Plateau, variant de 500 à 650 m., souffre rarement de la sécheresse ; elle a des réserves d'eau, grâce au sous-sol imperméable, et les moindres dépressions formant cuvettes sont marécageuses, avec une collection de saules têtards qui les jalonnent et les signalent de loin, et une armée de vernes que justifient les nombreux noms de Verney dont on les a baptisées.

*

Le Talent, qui vient du Haut-Jorat, des environs du Chalet-à-Gobet et de Montpreveyres, ne le cède guère à la Venoge pour le vagabondage, et c'est d'Echallens à Goumoëns-le-Jux que son caprice a le plus de fantaisies, fantaisies à lasser les plus enragés pêcheurs de truites. Avant de prendre définitivement la direction du nord, il enlace presque d'une de ses boucles le village et le château de St-Barthélemy. Le village, quelques maisons seulement disséminées autour d'une église minuscule, enfouie dans la verdure que troue le clocheton surmonté d'une flèche effilée, aiguë, comme pour mieux montrer le ciel que sa voisine, l'église catholique de Bretigny, plus grande, plus imposante, qui se dresse à 300 m. à peine.

Le château couronne une colline cônique, en partie boisée, et commande la contrée à 5 ou 10 km. à la ronde. Sa masse se dégage des vieux arbres qui l'entourent, et de quelque côté qu'on le regarde, les toits pointus de ses tours découpent le ciel. Les tuiles brunes et les volets couleur sang de bœuf font contraste avec la verdure des frondaisons et celle du lierre qui monte partout à l'assaut, masquant complètement les murs de la terrasse et la moitié inférieure de ceux du bâtiment. Edifice sans style et sans élégance, qui n'a de grand que sa masse, et encore celle-ci est-elle plus imposante de loin que de près, parce que hissée sur son haut piédestal. Cependant la façade, tournée au midi, ne manque pas de cachet, encadrée par une tour carrée et une tour octogonale. Deux escaliers arqués, en partie enfouis dans le lierre, donnent accès aux deux extrémités d'un perron formant balcon, sur lequel s'ouvre l'entrée principale. Un autre escalier, au levant, conduit à une porte lourde comme celle d'une poterne, qui s'ouvre au-dessous et non loin d'une petite tourelle ronde, sorte d'échauguette où le guetteur de jadis veillait, l'œil aux meurtrières. L'angle, nord-ouest est formé d'une tour carrée, sorte de contrefort ne dépassant pas le niveau du toit.

Des lanternes appliquées au mur tamisent la crudité de la lumière électrique, dont l'éclat jurerait dans ce cadre moyenâgeux.

Tout est clos. La petite cloche, muette, laisse pendre sa chaîne rouillée à l'extrémité du balcon; les cinq ou six girouettes indiquent toujours fidèlement la direction du vent, mais le châtelain délaisse son castel et cherche un acquéreur, difficile à trouver par le temps qui court.

Mentionné pour la première fois en 1097 sous le nom de Goumoëns-le-Châtel, qui était celui du propriétaire, il s'appelle St-Barthélemy à partir du commencement du XVIe siècle. Il fut brûlé par les Suisses en 1475. A l'époque de la Révolution, il fut acquis par un Panchaud de Bottens; il passa ensuite à la famille de Lessert, puis aux Bonstetten et enfin aux de Cerjat, les propriétaires actuels. *A. Gaillard.*

Une revanche. — C'est le chagrin qui fit de Reymond, l'auteur dramatique, un ivrogne...

— ?...

— Oui, après s'être vu siffler plus de vingt pièces, il s'est mis à siffler des pièces de vin.

CONSULTATION MÉDICALE A LA CAMPAGNE

LE patient et l'Esculape ont été à l'école primaire ensemble. Quarante ans plus tard, tous les deux établis dans le même village, se rencontrent l'un faisant appel à la science de l'autre et voici le dialogue qui s'engagea :

Le client. — Acuta Bénoit ! té faut pas me rébailli dé hau granets quemin le déri cou, crèyou que n'è pas chin que mé faut.

Le docteur. — Hé bin ! té bailleri dau puthet!

LE BAISI. (LES BAISERS).

L'E tot parâi oquie que l'è on bocon courieu que lè baisî, n'è-te pas veré ! Mâ l'è onna moûda pe vîlhie que clli Moïse que l'a fé la Genèse. No dit dza que de son teimps lè dzein s'eimbransîvant à rebouillemor. Ti clliâo vîlhio patriote de pè lo courti d'Eden sè panâvant dza lè botse sur lè djoûte lè z'on dâi z'autro. Adam remolâve dza sa cousenaâire Eve à *potta que vâo-to* et Eve fasâi la mena ti lè coup que son hommo allâve âi coumechon sein l'avâi eimbrancha, on baizon po lè fâire, doû po lè z'abayî et trâi quand l'allâve paï sè z'impoût vè lo receveu. Vo dio que cllia moûda vint de lliein prâo su du dèvant lè pierre que sè sant aguelhie âo fin coutset de la Tor de Gâoza.

Que cein vâo-te à dere de s'eimbransî ? Cein pâo sè liaire de bin dâi manâire. Se l'è onna mére que bècotte son bouîbo, l'è quemet se lâi desâi :

— Mon petiout, que t'î dzeinti. Mon té que t'î on galé crasottet. Te sâ, quand t'âodrî à l'écoula, foudrâ pas que lo régent tè senaille âo bin gâ ! On lâi farâ vère que l'è défeindu.

Se l'è on vîlhio monsu que baille on bec à sa cousenâire, cein vâo à dere :

— Te sâ, on è tellameint accotoumâ l'on à l'autro que porrî pas mè passâ de tè. Mâ, tot parâi, trâo de coup, te mè bourle mon dzerdenâdzo et te m'arroupe mon lacî dein lo cassoton !

Se l'è on nèvâo que l'eimbranse sa tanta, on pâo liaire dinse :

— Te sâ, l'è po tè tenî lè pî âo tsaud ! Te mettra bin onna granta ligne por mè.

Se l'è on dzouveno que tchuffe sa tsermalâire, a-te que lo leingâdzo :

— Que t'a on galé baizon, ma tota grachâoza ! T'î la balla dâi balle, ein a min quemet tè. Tè djoûte on derâi de clliâo boune pomme rambou de noûtron prâ. Tè botse sant quemet duve frie, âo bin duve z'ampe justo mâore po vo baillî einviâ. Tè cheveu sant dâo quemet clli verdolet que noutrè modze ein sait tant eingormandâïe. Et tè get : dâi meryâo qu'on sè vâi dedein tant qu'âo fin fond, avoué duve z'étâile asse rovilleinte que lè clliére dâo Grand-Pont, pè Lozena. Voudré que ta galéza frimousse l'ausse onna poûsa de grantiau po pouâi t'eimbransî à t'essavâ pertot sein repassâ âi mîme plliéce, quemet fant lè bolet âi patourâdzo.

Ah ! clliâo baisî dinse, vo dio, cein l'è bon quemet dâo quegnu âi pere golyâ avoué prâo matâire de sucro creblliâ.

Et tot parâi, lâi a dâi dzein que sant contre. L'autr'hî, lâi a on mâidzo que l'a fé on prîdzo que sè desâi que lè botse l'ètant pllienne de clliâo croûïe bîte que lâi diant lè *microbe* et que, quand on eimbranse, on ein agaffe dâi sacré pètâïe. Et quand sant saillâ, la Luise à Tambou desâi à son boun'ami :

— Te sâ, Féli, ie compreigno ora cein que lâi a dein tè baizon de dâo quemet dâo mâ. Clli gôt de rebaille-m'ein-mé, ie paraît que cein vint dâi *microbe !*

Allâ lâi, ora, prédzî la *repentance,* quemet dit lo menistre !

Mâ, tot parâi, faut que vo diesso que ma mére-grand desâi soveint clli vîlhio revi :

Po coumeincî : « Baizon, baizette ! »
Pu ein aprî : « Ronnâ, ronnette ! »

Marc à Louis.

A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois ».

Bourgeois ? — C'est, ma foi, bien possible!
J'ai, s'il faut en faire l'aveu,
Des principes, l'âme sensible,
Et j'aime le coin de mon feu.
Je ne couche pas sur la paille,
Je m'habille, je mange et je bois,
Je dors, je fume, je travaille...
Décidément, je suis bourgeois.

Je crois qu'on peut être honnête homme
Sans mépriser l'argent comptant,
Et si je touche quelque somme,
J'ai le front d'en être content ;
Je ne dédaigne point l'escompte,
Et je paie à la fin du mois
Mon boucher, — sans crever de honte :
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand je lis des vers, de la prose,
Je redoute un éclat trompeur ;
Je veux voir clair en toute chose,
Et l'obscurité me fait peur.
Les « déliquescents » me font rire,
Aux fous je refuse ma voix;
Je crois au bon sens de la lyre :
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand la muse riante et belle,
Au matin, vient me réveiller,
Et que tout en moi se rebelle
Contre le devoir journalier,
Le gros bon sens me pousse à faire
Stupidement ce que je dois ;
C'est le devoir que je préfère :
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Parmi les bonheurs de la vie,
Je crois à ceux qui sont tout près ;
J'apprends à borner mon envie
Aux plaisirs exempts de regrets ;
Pour moi, la plus aimable fête
Est mon foyer, — et je crois
Qu'avoir des enfants n'est pas bête...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand j'avais vingt ans, j'osais croire,
Poète, à l'avenir lointain ;
Je rêvais d'honneur et de gloire
Et j'avais foi dans mon destin.
Aujourd'hui... suis-je bien le même ?
Guéri du songe d'autrefois,
Toute ma gloire, c'est qu'on m'aime.
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

J'ai la foi naïve et première,
Celle qu'on m'enseigna jadis :
Je crois encore à la prière,
Je crois au diable, au paradis ;
Je crois au Dieu de mon enfance,
En dépit des railleurs, j'y crois...
J'y crois surtout si je l'offense...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Bourgeois, vous dis-je ! — Et je le reste,
Tâchant de faire de mon mieux,
Satisfait d'un état modeste
Qui ne me fait point d'envieux,
Heureux d'aimer, heureux de vivre,
Certain de mourir une fois,
Sûr aussi de ce qui doit suivre...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Philippe Godet.

FACHEUX EQUIVOQUE

IL est arrivé à une honorable famille de la Chaux-de-Fonds une bien désagréable mésaventure. Un parent de cette famille était décédé dans la Suisse allemande ; on donna l'ordre par dépêche, à un magasin de la ville où l'ensevelissement avait lieu, de fournir une couronne mortuaire. Le ruban devait porter, imprimés en lettres dorées, les mots : *Repose en paix !*

Au dernier moment, la famille désirant compléter cette inscription, télégraphia encore : *au ciel !* et crut devoir ajouter, pour le cas où cette adjonction présentait des difficultés, les mots : s'il y a place.

Malheureusement, le fournisseur de la couronne, peu au courant de la langue française et trop pressé pour demander des explications, imprima sur le ruban le texte intégral de la dépêche.

De sorte qu'à l'enterrement on put voir une magnifique couronne, portant en lettres majestueuses, les ultimes désirs de la famille, rédigés comme suit :

Repose en paix, au ciel, s'il y a de la place !

N'insistons pas sur ce qui se passa parmi la foule éplorée, à la lecture de l'horrifique inscription.

Chez Dumas. — Un monsieur sonne à la porte d'un des amis de Dumas, le 1er janvier.

C'est la fillette de ce dernier qui vient ouvrir.

— Ton père est-il là ? mon enfant, demande le visiteur.

— Oui, monsieur, mais il est occupé: il fait une scène à maman.

Pour devenir riche. — Tu sais, cette annonce? le monsieur qui pour 5 francs, vous indique le moyen d'en gagner 300.000... je lui ai envoyé cent sous...

— Il ne t'a pas répondu ?

— Si... à l'instant, il me répond : « Apprenez la boxe! »

DOUCE VENGEANCE

VOICI une amusante historiette que nous découpons dans un journal parisien :

Se venger est une douce chose ; mais se venger avec esprit est une double satisfaction.

Le train de Versailles allait partir ; M. M.... monte dans un compartiment de première classe, son cigare à la bouche. Mais à peine est-il assis qu'il aperçoit en face de lui une dame d'un âge respectable. Comme il est homme de bonne compagnie, avant même que la dame ait eu le temps de dire un mot, M. M... commence le mouvement de lancer son cigare par la portière.

Au même instant, la vieille se récrie contre le fumeur :

— On ne monte pas avec un cigare ; il faut être bien mal élevé pour empester ainsi un compartiment quand il y a une dame !

— Mon Dieu ! madame, fait M. M..., avec une exquise politesse, vous avez vu mon mouvement, j'allais jeter mon cigare ; d'ailleurs, je vous laisse le compartiment, je me retire.

M. M... sort en effet et monte au-dessus, aux places en plein air. (Nos lecteurs savent sans doute que les trains de banlieue de Paris avaient une « impériale »).

A peine installé sur la banquette, il avise, assis à côté de lui, un individu horriblement sale, dépenaillé, souillé de boue, chaussé de grosses bottes, qui avaient un peu marché partout et répandant autour de lui une odeur intolérable.

— Mon ami, lui demande M. M..., avez-vous souvent voyagé en première ?

— Jamais, fit l'homme.

— Eh bien ! j'ai là un billet de première classe qui va être perdu, voulez-vous en profiter ? Je vais vous indiquer mon compartiment.

Et aussitôt, descendant avec l'homme aux grosses bottes, il l'installe dans le compartiment où se trouvait la hargneuse petite vieille, en lui disant :

— Mon ami, vous ne fumerez pas, cela pourrait indisposer madame.

Au même instant, la locomotive se mettait en route, et c'était un train direct !

L'IRREPARABLE OUTRAGE

LE banquet avait été excellent, et maintenant qu'il prenait fin dans la confusion des voix, émus par le vin, repus et languissants, les convives se regardaient avec de bons gros yeux remplis de rêve et d'indulgence. Ils ne mangeaient plus avec cette rigidité des gens qui viennent d'étudier un manuel du parfait savoir-vivre et qui ne sont pas sûrs de leur leçon, mais le bras sur le dossier de la chaise et le corps à l'abandon, ils fumaient béatement un cigare épais dont ils faisaient profiter leurs voisines...

Les femmes, d'ailleurs, se sentaient dans le cœur des trésors d'indulgence. On les voyait minauder dans la fumée en prenant ces airs d'enfants gâtés qui leur vont si mal et que chacun s'accordait à trouver tout à fait charmants. Seul un jeune homme, à l'écart, ne s'amusait guère. Il suivait sans doute un régime, et comme il n'avait rien bu, cela l'empêchait de partager l'optimisme et la bonté de tous.

Une dame âgée et qui jouait à la fillette, en roulant un regard appitoyé s'était glissée auprès de lui.

— Qu'avez-vous, mon ami ?

— Rien, madame.

— Un chagrin d'amour ? demanda-t-elle encore en mettant dans sa voix un attendrissement subit. Et comme, elle avait approché sa chaise, il devina sa curiosité malsaine en éveil. Alors, ironique, il s'excusa :

— Non, madame, je regrette infiniment, ce n'est pas un chagrin d'amour...

Mais, elle insista :

— Vous pouvez vous confier à moi, je suis discrète, et avec un soupir : je suis compréhensive...

A présent, sa main sur la sienne et ses yeux ardents cherchant à le questionner, elle l'importunait sans répit.

Et lui, tout à coup, comprit qu'elle essayait moins de le consoler d'une peine que de lui exprimer sa tendresse. Il en rougit pour elle. Est-il si malaisé de garder dans la vieillesse un peu de dignité ?

Elle était ridicule et puérile, il la considérait sans parler, et la plaignait, quand elle lui pressa les doigts.

Il eut un léger sursaut, il recula sa chaise. Alors la dame, éperdue eut un élan vers lui.

— Ne fuyez pas. Je vois bien que vous souffrez. Qu'avez-vous ?

Comme il ne répondait rien, elle tourna vers le sien son visage ravagé par les ans et soudain câline et doucereuse :

— Allons, ne vous obstinez pas. Je finirai bien par vous dérider.

Pour la première fois il osa la regarder bien en face, malgré sa laideur, et simplement, la voix tranquille, il dit alors en détachant les mots :

— Me dérider? Si vous commenciez par vous-même, madame...

André Marcel.

Entre féministes. — La candidate : — Citoyennes! je suis prête à répondre à toutes les questions.

Une électrice : — Où avez-vous acheté ce délicieux chapeau ?

Voilà pourquoi !... — Comment avez-vous eu l'idée de vouloir faire de votre fille une pianiste ?

— Elle ne savait rien faire de ses dix doigts !

Les Dragons Vaudois. — Le Comité du Concours hippique international de Genève, s'est adressé, cette année, à la Société des Dragons, Guides et Mitrailleurs du Canton de Vaud, pour monter un Carrousel Equestre, en uniformes des XIXe et XX siècles. Les dragons prenant part au Carrousel formeront différents groupements, figurant les anciens dragons du Léman, les chasseurs à cheval, les dragons bernois et les dragons de 1930, coiffés les uns du casque à cimier, les autres du képi à aigrette ou à panache.

Cette évocation d'un passé tout proche, ne sera pas l'un des moins grands attraits de la Grande Manifestation Hippique de Genève.

Le Carrousel est prévu pour les représentations de vendredi soir 7 novembre, samedi après-midi et samedi soir 8 novembre, dimanche après-midi et dimanche soir, 9 novembre.